

VERA

KARL GEARY

VERA

Roman traduit de l'anglais (Irlande)
par Céline Leroy



VOIR DE PRÈS

Titre original : *Montpellier Parade*,
Harvill Secker, 2017

© Karl Geary, 2017

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2017 pour la
traduction française

© 2018, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-901096-87-0

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

À Laura

« On vit dans un monde effrayant. »
Joe McCann prit la portion de steak haché du bout des doigts et la glissa dans un petit sachet en plastique blanc.
« Vrai de vrai, poursuivit Joe. Vrai de vrai. »

Debout à côté de Mme Anderson, tu nettoyait la vitre de l'étal avec du papier journal replié et de l'eau mélangée à deux cuillerées de vinaigre. Mme Anderson avait un pansement sur le côté de la tête et sur les bords, tu voyais la contusion, noir et bleu.

« Ça fait juste au-dessus d'une livre, Madame Anderson, est-ce que ça vous convient ? »

Il n'attendit pas la réponse. Il ferma le sachet avec une longueur de scotch rouge et le déposa sur le comptoir comme un ballon blanc.

La main de Mme Anderson trembla quand elle tendit ses pièces par-dessus la vitre. Cela lui coûtait de soulever le sachet de viande et de faire de la place dans son panier de courses.

« J'espère qu'ils vont leur mettre la main dessus, dit Joe. Mais ça va venir, ça va venir. Ouvre donc la porte à madame Anderson, tu veux, Sonny ? »

Tu coinças le papier journal humide sous ton bras et courus ouvrir la porte à

la dame. La clochette émit un son aigu tandis que la cliente sortait et tu sentis le papier trempé à travers ta chemise.

« Allez, on est avec vous, hein, on est avec vous », dit Joe.

Mick arriva de l'arrière-boutique et se posta près de Joe. « Affreux », dit-il en s'essuyant lentement les mains sur son tablier. Tu ne savais jamais si ses interventions avaient un sens ou s'il t'asticotait. Tu n'étais pas doué pour ce genre de choses. Il te lança un clin d'œil quand il vit que Joe regardait ailleurs.

Ils étaient là, Joe et Mick, silencieux, pareils à deux serre-livres, soudain figés comme si leur dernière pensée en date était importante, qu'ils ne voulaient pas l'oublier.

Joe était grand et devait avoir autour de cinquante ans. Un visage si doux qu'il t'était impossible de le regarder longtemps sans détourner les yeux.

Un supermarché s'était implanté à moins d'un kilomètre et demi. Mick n'en parlait jamais devant Joe ; de ça, du fait que les derniers clients de la boucherie étaient les personnes âgées qui ne conduisaient pas, que la boutique était située entre un bureau de poste et un resto chinois qui faisait de la vente à emporter. Pas un mot, telle une maîtresse délaissée incapable d'expliquer l'origine de ses malheurs.

Une fois la vitre nettoyée, tu allas chercher le balai dans l'arrière-boutique pour débarrasser le sol de la vieille

sciure. Mick s'ennuyait, tu l'entendis entrer dans la pièce derrière toi. Il se posta devant le miroir ébréché accroché au mur par un morceau de câble enroulé autour d'un clou au-dessus de l'évier. Il dégaina son peigne comme un cow-boy son six-coups.

« T'en as déjà touché une, Sonny ? dit-il.

— Quoi ? »

Son petit peigne passait sans difficulté dans ses cheveux qu'il avait bruns, fins et gras. « T'en as touché une, est-ce que t'en as touché une ?

— Touché quoi ?

— Une chatte.

— Une quoi ?

— C'est pas vrai... Le con d'une fille ?

— Le quoi ?

— Non, mais t'es sourdingue ?

— Non.

— Alors ?

— Ouais, bien sûr.

— C'est où ?

— C'est où quoi ?

— Ouais, donc tu sais pas ? Vas-y, montre-moi où c'est pour toi. »

Tu te sentis rougir.

« C'est pas là où tu crois, dis-tu.

— Où ça ? Je crois que c'est où ? »

Mick avait la peau du visage grêlée ; on lui avait dit de ne pas se gratter quand il était jeune, mais il avait gratté.

« T'en sais rien et c'est tout », dit-il.

Il remisa le peigne dans sa poche arrière et appuya une hanche contre l'évier un moment, puis il s'en éloigna et tira son tablier sur le côté.

« Ici, dit-il. C'est plus bas que tu penses... C'est... Tu sais où sont tes couilles ?

— Ouais.

— T'es sûr ?

— Ouais.

— Ok, donc à l'endroit où s'arrêtent tes couilles et où commence ton cul. »

Mick s'était plié en deux pour lui montrer, mais Joe entra et lui dit : « Ça suffit. »

Mick lança un clin d'œil. « On va t'apprendre, gamin », dit-il. Il retourna dans la boutique et tu l'entendis lancer :

« Madame O'Brien, vous rajeunissez à vue d'œil. »

Joe regarda sa montre, puis leva les yeux vers toi : « Allez, secoue-toi un peu. »

« Tout à fait, mademoiselle O'Sullivan. » « Est-ce que ça ira comme ça, mademoiselle O'Shea ? » « Très bien mademoiselle McCormick. » « Voilà, et comme dirait l'autre, le compte est rond. » Et ainsi de suite, Mick et Joe, leur voix qui arrivait par intermittence comme une radio en fond sonore.

Tu étais payé dix livres la semaine, une heure après l'école, sauf les mercredis où tu devais hacher les poumons de mouton pour faire de la pâtée pour

chien, ce qui te rajoutait une heure. Tu travaillais là depuis plus d'un an et tu avais économisé deux cent seize livres.

Ne restaient plus que quelques gouttes de lumière dans le ciel et sous le néon, tu devinais ton reflet dans la vitrine de la boucherie, brosse à la main. De l'autre côté, les phares de voitures défilaient.

Il était presque l'heure de fermer quand la clochette résonna de nouveau et que M. Cosgrove, portant sur lui l'odeur ambrée du pub le Higgins, faillit tomber en entrant. Il était ivre et Joe avait peur des ivrognes. Il laissa Mick le servir.

M. Cosgrove posa la main sur la vitre et écarta les doigts pour se stabiliser. Plus